

HEBE MATTOS

# LES COULEURS DU SILENCE

Esclavage et liberté  
dans le Brésil du xix<sup>e</sup> siècle



Esclavages

KARTHALA

CIR  
ESC

HEBE MATTOS

## LES COULEURS DU SILENCE

Esclavage et liberté dans le Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle

traduit par Anaïs Fléchet

---

Faire silence sur la couleur de la peau, sur les origines serviles des habitants alors que la majorité de la population libre descendait d'esclaves, était l'idéal affiché au Brésil nouvellement indépendant du Portugal en 1822. Pourtant, ce livre, prix des Archives nationales brésiliennes en 1993, et pionnier dans la recherche sur la construction juridique et sociale des catégories de couleur, démontre tout le contraire. La question raciale est demeurée au cœur de la société brésilienne. Le silence autour de l'esclavage a de fait contribué à la racialisation et au renforcement du racisme.

Ce livre est d'une brûlante actualité car la mémoire de l'esclavage a nourri au Brésil des demandes de droits spécifiques, des politiques publiques de discrimination positive et de réparation, mais aussi d'intenses polémiques au cours des deux dernières décennies : quels enseignements pouvons-nous en tirer aussi bien en matière épistémologique que politique ? La mémoire de l'esclavage résiste-t-elle au politique ou s'en joue-t-elle ?

*Hebe Mattos est professeure d'histoire à l'université fédérale de Juiz de Fora (UFJF) et à l'université fédérale Fluminense (UFF) au Brésil, et directrice du projet « Passés Présents : mémoires de l'esclavage au Brésil » mené par le Laboratoire d'histoire orale et image (LABHOI, UFF/UFJF). Elle est aussi membre associé au Centre international de recherches sur les esclavages et post-esclavages (CIRES).*

*Anaïs Fléchet est maître de conférences à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines et directrice adjointe du Centre d'histoire culturelle des sociétés contemporaines.*

---



Prix : 27 €

# LES COULEURS DU SILENCE



Cet ouvrage est publié avec le concours  
de la Fundação de Amparo à Pesquisa do Estado  
do Rio de Janeiro (FAPERJ).

Karthala  
22-24, bd Arago  
75013 PARIS

[www.karthala.com](http://www.karthala.com)  
Paiement sécurisé

CIRESC  
Campus Condorcet  
Bâtiment Recherche Sud  
5, cours des Humanités  
93322 AUBERVILLIERS CEDEX

[www.esclavages.cnrs.fr](http://www.esclavages.cnrs.fr)

Cet ouvrage est une traduction de *Das Cores do Silêncio*.  
*Significados da liberdade no sudeste escravista. Brasil, século XIX*,  
3<sup>e</sup> éd. brésilienne, Campinas, Editora da Unicamp, 2013

Traduction : Anaïs FLÉCHET  
Suivi éditorial : Chloé BEAUCAMP (CIRESC)  
Conception graphique couverture : Anabell GUERRERO  
Maquette de l'ouvrage : Philippe CAMUS

Illustration de couverture : Modesto Brocos, *Engenho de Mandioca*, 1892, détail  
Source : MNBA/IBRAM/MinC. Photo © César Barreto

© Éditions Karthala et CIRESC, 2019  
dépot légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2019

HEBE MATTOS

# Les couleurs du silence

Esclavage et liberté  
dans le Brésil du XIX<sup>e</sup> siècle

traduit par Anaïs FLÉCHET

Esclavages

KARTHALA

**CIR**  
**ESC**

## Esclavages

Une collection née de l'association entre le Centre international de recherches sur les esclavages et post-esclavages (CIRES) du CNRS et les éditions Karthala :

- elle publie des recherches et des essais inédits de sciences humaines et sociales sur les traites, les esclavages, les situations d'esclavage et/ou leurs héritages contemporains ;
- elle souligne l'importance des représentations racialisées, qu'elles soient construites, héritées, réactualisées, revendiquées.

Directrice de la collection : Myriam COTTIAS

Comité éditorial : António de ALMEIDA MENDES, Cédric AUDEBERT, Élisabeth CUNIN, Céline FLORY, Dominique ROGERS, Marie-Jeanne ROSSIGNOL

[www.esclavages.cnrs.fr](http://www.esclavages.cnrs.fr)

contact : [ciresc.redaction@cnrs.fr](mailto:ciresc.redaction@cnrs.fr)

### TITRES PARUS DANS LA COLLECTION

#### « ESCLAVAGES »

Myriam COTTIAS, Élisabeth CUNIN & António de ALMEIDA MENDES (éd.), *Les traites et les esclavages. Perspectives historiques et contemporaines*, 2010.

Richard PRICE, *Peuple Saramaka contre État du Suriname. Combat pour la forêt et les droits de l'homme*, 2012.

Jean HÉBRARD, *Brésil. Quatre siècles d'esclavage. Nouvelles questions, nouvelles recherches*, 2012.

Christine CHIVALLON, *L'esclavage, du souvenir à la mémoire. Contribution à une anthropologie de la Caraïbe*, 2012.

Henri MÉDARD, Marie-Laure DERAT, Thomas VERNET & Marie-Pierre BALLARIN (éd.), *Traites et esclavages en Afrique et dans l'océan Indien*, 2013.

Olivier LESERVOISIER & Salah TRABELSI, *Résistances et mémoires des esclavages. Espaces arabo-musulmans et transatlantiques*, 2014.

Élisabeth CUNIN, *Administrer les étrangers au Mexique. Migrations afrobéliziennes dans le Quintana Roo (1902-1940)*, 2014.

Gaetano CIARCIA, *Le revers de l'oubli. Mémoires et commémorations de l'esclavage au Bénin*, 2014.

Sandra CARMIGNANI, *Mémoires de l'esclavage et créolité. Le patrimoine du Morne à l'île Maurice*, 2017.

Paul LOVEJOY, *Une histoire de l'esclavage en Afrique. Mutations et transformations (XIV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, 2017.

Dominique ROGERS & Boris LESUEUR, *Sortir de l'esclavage. Europe du Sud et Amériques (XIV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle)*, 2018.

Dominique ROGERS & Boris LESUEUR, *Libres après les abolitions ? Statuts et identités aux Amériques et en Afrique*, 2019.

### TITRES PARUS DANS LA COLLECTION

#### « ESCLAVAGES DOCUMENTS »

Dominique ROGERS (dir.), *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, 2016.

Georges B. MAUVOIS, *Les Marrons de la mer. Évasions d'esclaves de la Martinique vers les îles de la Caraïbe (1833-1848)*, 2017.

# Présentation de l'édition française

Il peut paraître étrange de traduire en français, presque trente ans après sa première publication, un ouvrage portant sur l'histoire d'une société esclavagiste souvent considérée chez nous comme périphérique, celle du Brésil. Certes, nous savons que ce fut elle qui arracha le plus grand nombre d'esclaves à l'Afrique, et qui le fit impunément jusqu'à la fin du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle puisque ce ne fut qu'en 1888 que le pays se résigna à l'abolition. Cela ne suffit pourtant pas à expliquer les raisons d'offrir aux lecteurs francophones *Les Couleurs du silence*.

Derrière ce titre un peu étrange se cache en fait une œuvre majeure de l'historiographie brésilienne. Il n'est peut-être pas exagéré d'affirmer qu'avec ce livre paru en 1993, Hebe Maria Mattos de Castro – c'est ainsi qu'elle signa alors – a été l'une des figures de proue de la génération qui a renouvelé notre compréhension de l'esclavage. Le mouvement, parti quasi simultanément des États-Unis et du Brésil, a revisité non la structure mais la dynamique des sociétés esclavagistes en essayant de comprendre moins ce qui les faisait perdurer – au Brésil comme signe de l'arriération du modèle colonial portugais – que ce qui les transformait, y compris lorsque ces mutations semblaient aussi tardives que l'inscription dans la loi de l'abolition à Rio de Janeiro en 1888. Pour ce faire, les historiens ne se sont pas contentés des débats parlementaires, où s'enregistraient ces mutations. Ils ont décrypté dans les archives des notaires, des paroisses, des administrations locales et de la justice les signes de l'instabilité du système esclavagiste. Ce faisant, ils ont sorti de l'ombre d'autres acteurs qui, loin des lieux patentés du pouvoir, affrontaient l'institution ou, au contraire, tentaient de ralentir les dynamiques transformatrices qui l'affectaient. Parmi eux, les esclaves eux-mêmes, les affranchis ou leurs descendants et, plus intéressants encore, les émancipés de 1888 qui eurent à transformer la liberté qu'ils venaient formellement d'acquérir en une position sociale et un mode de vie qui, pour beaucoup, restèrent précaires.

Pour présenter *Les Couleurs du silence* à des lecteurs francophones, il ne suffit pas de confirmer que cet ouvrage a été l'un des points de repère essentiels

de l'évolution des conceptions historiographiques brésiliennes sur l'esclavage. Bien d'autres réussites ont été accumulées depuis qui mériteraient tout autant d'être accessibles. En fait, ce qui rend ce choix important, c'est le rôle que ce livre a joué dans le débat international – curieusement sans avoir été traduit jusqu'à présent – et, peut-être plus encore, la manière dont il dialogue toujours avec les travaux les plus récents de l'historiographie française, il est vrai, bien moins abondante et précoce que celle qui s'est développée au Brésil ou, bien sûr, aux États-Unis. Pour expliciter cette dimension des *Couleurs du silence*, il faut revenir aux étapes du projet qui lui a donné naissance. D'abord thèse de doctorat (défendue en 1993), le texte fut publié au Brésil en 1995, republié toujours en portugais en 1998 puis en 2013. Il n'était donc jusqu'ici pas sorti du monde lusophone<sup>1</sup>. En fait, si cela était vrai pour le texte lui-même, ce n'était pas du tout le cas des propositions que Hebe Mattos y défendait : elles étaient devenues des références internationalement reconnues presque une décennie plus tôt. La toute jeune historienne avait eu l'occasion d'avancer ses hypothèses et, surtout, de mettre en évidence de nouveaux types de sources susceptibles de les asseoir empiriquement dans un travail de *mestrado* soutenu en 1985. Au Brésil, c'est une dissertation importante qui, souvent, trouve rapidement un éditeur. Dans ce cas, elle avait été rédigée sous la direction de Maria Yedda Leite Linhares et publiée deux ans plus tard sous le titre *Ao Sul da História. Lavradores pobres na crise do trabalho escravo* (Au sud de l'histoire. Les laboureurs pauvres dans la crise du travail esclave)<sup>2</sup>. Cette première approche s'inscrivait résolument dans le tournant en cours. Il est vrai que la professeure Linhares était une spécialiste internationalement reconnue de l'histoire agraire brésilienne et, à ce titre, des transformations survenues dans l'exploitation esclavagiste de la terre ou dans ses séquelles après 1888. Elle avait orienté plusieurs de ses étudiants<sup>3</sup> dans cette direction et, plus

1. Dans la postface rédigée pour cette édition française, Hebe Mattos rappelle l'impact du livre, mais en s'en tenant à l'historiographie brésilienne et brésilianiste. C'est certainement pécher par modestie.

2. Le *mestrado* (Master) était intitulé « À margem da história. Homens livres pobres e pequena produção na crise do trabalho escravo » (université fédérale fluminense, Niterói, RJ, 1985). Il a été publié sous la référence : Hebe Maria Mattos de Castro, *Ao Sul da História. Lavradores pobres na crise do trabalho escravo*, São Paulo, Brasiliense, 1987 et réédité comme : Hebe Mattos, *Ao Sul da História. Lavradores pobres na crise do trabalho escravos*, Rio de Janeiro, Fundação Getúlio Vargas, 2009 (2<sup>e</sup> édition revue et augmentée).

3. On retrouve Linhares dans les jurys de deux grandes thèses de doctorat sur l'esclavage défendues en France (Ciro Flamarion S. Cardoso, Paris X, 1971 et Katia de Queirós Mattoso, Paris IV, 1986). À Niterói, elle dirige elle-même les thèses de doctorat de João Fragoso (UFF, 1990) et de Hebe Mattos (UFF, 1993) et elle participe, entre autres, au jury de doctorat de Manolo G. Florentino (UFF, 1991) et de *mestrado* de Luiz Carlos Soares (UFF, 1980), Ronaldo Vainfas (UFF, 1983), Sidney Chalhoub (UFF, 1984). Cinq des vingt-quatre dissertations de *mestrado*



précisément, vers les petits *lavradores* (« laboureurs »), travaillant la terre pour leur propre compte, souvent sans titre formel de propriété, ou pour le compte d'autrui avant ou après l'abolition. Selon les termes de l'un des doctorants de cette génération, il s'agissait d'étudier « cette face cachée de la Lune de l'histoire brésilienne, cachée pas la *Casa grande* [la maison des maîtres] et même par la *Senzala* [le quartier des esclaves]<sup>4</sup> ». Si beaucoup étaient des affranchis ou des descendants d'affranchis, ils comptaient aussi parmi eux des familles de colons portugais pauvres ou progressivement appauvries et constituaient, dès le XIX<sup>e</sup> siècle, la majorité de la population brésilienne.

Pour aller à leur rencontre, Hebe Mattos s'était installée à Capivary dans la Baixada Fluminense (aujourd'hui Silva Jardim dans l'État de Rio de Janeiro) et y avait systématiquement dépouillé, outre les recensements (à partir de 1872), les registres paroissiaux des terres (exigés par la loi de 1850 formalisant les titres de propriété) et les archives notariales (notamment les inventaires après décès). Son objectif était d'examiner l'agriculture marchande esclavagiste de faible rendement qui s'était développée dans les terres laissées libres par les grandes plantations de café et qui était destinée à l'approvisionnement des centres urbains voisins en farine de manioc et en café de basse qualité. Comment les petits paysans libres qui vivaient là ou qui y avaient émigré survenaient-ils à leurs besoins grâce à la main-d'œuvre familiale et à quelques esclaves ? Comment avaient-ils réagi à la crise de l'esclavage qui s'était ouverte avec l'abolition de la traite et qui les avait privés de toute possibilité d'accès au marché de la main-d'œuvre captive du fait de sa raréfaction et des prix prohibitifs qui en découlaient ? La première conclusion de cette monographie remettait en cause les travaux de ses aînés : non, ces *lavradores* n'étaient pas de simples dépendants de la classe des grands propriétaires (Celso Furtado) ou « des métis d'Indiens et de Blancs dégénérés attachés à une mesquine agriculture de subsistance » (Caio Prado Junior). Ils étaient une des forces vives du système de production brésilien dont l'économie de plantation n'avait jamais pu se passer. De plus, comme Stuart Schwartz venaient de le voir de son côté dans la Bahia<sup>5</sup>, ils étaient le visage le plus commun de l'esclavage au Brésil, celui des petites communautés familiales possédant moins de dix

---

effectuées sous son autorité portent directement sur l'histoire de l'esclavage. Nombreux sont les autres étudiants qui abordent transversalement la question par l'intermédiaire de travaux sur l'agriculture de subsistance dans laquelle les esclaves intervenaient pour leur propre compte (CNPq, « Currículo lattes », Maria Yedda Leite Linhares, <http://buscatextual.cnpq.br/buscatextual/visualizacv.do?id=K4780717P6>, dernier accès, août 2019).

4. João Fragoso, « Introduction » à la deuxième édition de *Ao Sul da História* (op. cit., p. 10) (ma traduction).

5. Stuart B. Schwartz, *Slaves, Peasants, and Rebels. Reconsidering Brazilian Slavery*, Urbana / Chicago, University of Illinois Press, 1992.

esclaves, souvent pas plus de deux ou trois. Enfin, ils étaient en première ligne de l'ébranlement social produit par le progressif abandon de l'esclavage et par son éradication en 1888 car, jusqu'ici, leur liberté ne se définissait qu'en accumulant plus ou moins aisément les signes qui les distinguaient de leurs propres esclaves, particulièrement lorsqu'ils partageaient avec ces derniers une ascendance africaine. Or ce nouveau contexte, loin de les marginaliser, leur avait ouvert d'autres opportunités, notamment celle de se déplacer vers des régions où les plus jeunes pourraient trouver du travail salarié et même de la terre, et ainsi de se doter d'une autonomie limitée mais non négligeable, et cela avant même l'abolition et plus encore après.

L'impact au Brésil de la publication, en 1987, de cette dissertation de *mestrado* fut immédiat. Il est vrai que nous sommes alors à la veille du centième anniversaire de la loi d'abolition et que les principaux ténors de l'historiographie de l'esclavage marquent leur terrain. C'est le cas de Ciro Flamarion Cardoso qui convoque quelques jeunes chercheurs liés à Maria Yedda Leite Linhares et à l'université fédérale Fluminense pour dénoncer les retards accumulés et faire savoir que des voies nouvelles ont été ouvertes<sup>6</sup>. Hebe Mattos est invitée à rejoindre ses aînés, João Fragoso et Ronaldo Vainfas, pour affirmer avec force que tout ne s'est pas joué dans la plantation de canne à sucre ou de café et que les petits propriétaires d'esclaves, semblables à ceux qu'elle avait rencontrés à Capivary, étaient loin d'être des acteurs marginaux du système.

À la même époque, quelques chercheurs états-uniens avaient fait la même démarche. À l'occasion du centenaire de l'abolition brésilienne qui suivait de peu celui de l'abolition cubaine, ils souhaitaient mettre à profit la conjoncture mémorielle pour expliquer aux historiens nord-américains qu'une approche comparative pourrait les aider à mieux comprendre les processus de reconstitution des sociétés esclavagistes lorsqu'elles étaient confrontées à des abolitions brutales ou progressives. Ils décidèrent de publier un ouvrage collectif sur le cas brésilien. La petite équipe se composait de deux des brésilianistes alors les plus reconnus (George Reid Andrews et Robert M. Levine) et de deux spécialistes déjà engagés dans des approches comparatives (Rebecca J. Scott et Seymour Drescher)<sup>7</sup>. Chacun visait, dans son propre champ de recherche, à expliquer pourquoi les abolitions méritaient mieux que l'histoire

---

6. Ciro Flamarion Santana Cardoso (dir.), *Escravidão e abolição no Brasil. Novas perspectivas*, Rio de Janeiro, Jorge Zahar Editor, 1988 (textes de Hebe Maria Mattos de Castro, João Luis Ribeiro Fragoso, Ronaldo Vainfas).

7. Rebecca J. Scott, Seymour Drescher, Hebe Maria Mattos de Castro, George Reid Andrews & Robert M. Levine, *The Abolition of Slavery and the Aftermath of Emancipation in Brazil*, Durham / London, Duke University Press, 1988.

téléologique (et hagiographique) qui leur avait été jusqu'ici concédée. En fait, expliquaient-ils, c'est au moment où l'institution esclavagiste se fissure et disparaît qu'elle laisse voir les ressorts de ses mécanismes, l'étendue et la durée de ses effets. Ils avaient invité une historienne brésilienne à se joindre à eux : Hebe Mattos<sup>8</sup>. C'est Rebecca Scott qui, dans le chapitre introductif, explique les raisons de leur choix et qui rend compte de l'apport, dans le tournant international en cours, de celle qui n'est encore qu'une étudiante en première année de doctorat. Elle souligne d'abord qu'avoir déplacé le regard des plantations et de leurs esclaves vers les petites fermes d'agriculture de subsistance a permis à Mattos de rendre compte, mieux que ses prédécesseurs, de la complexité du fonctionnement de la caféiculture esclavagiste brésilienne. Et, immédiatement, elle ajoute que le travail de Hebe Mattos est un parfait exemple du programme comparatif qu'elle appelle de ses vœux dans le titre de son essai pour « explorer la signification de la liberté<sup>9</sup> ».

Or c'est précisément la voie qu'emprunte Hebe Mattos, reconnaissant sa dette envers Rebecca Scott, pour établir la transition entre son travail de *mestrado* et sa recherche doctorale dans laquelle, précise-t-elle en introduction des *Couleurs du silence*, elle a cherché à « penser culturellement la période de la post-émancipation et, avant tout, à explorer les significations de la liberté, comme l'a écrit Rebecca Scott<sup>10</sup> ». L'expression « signification de la liberté » est judicieusement passée du singulier au pluriel et, comme chez Scott, a droit aux honneurs du titre. Il est vrai qu'elle est au centre de la réinterprétation qu'elle propose des archives de Capivary, alors que

8. Hebe Maria Mattos de Castro, « Beyond Masters and Slaves. Subsistence Agriculture as a Survival Strategy in Brazil during the Second Half of the Nineteenth Century », dans R. J. Scott *et al.*, *op. cit.*, p. 55-85.

9. Rebecca J. Scott, « Exploring the Meaning of Freedom. Postemancipation Societies in Comparative Perspectives », dans R. J. Scott *et al.*, *op. cit.*, p. 1-22. Rebecca Scott m'a récemment confirmé que cette expression était utilisée dans les années 1980 par les enseignants et les étudiants regroupés dans le « Postemancipation Societies Project » à l'université du Michigan qui s'est conclu par la publication un peu tardive de l'ouvrage collectif *Societies After Slavery. A Select Annotated Bibliography of Printed Sources on Cuba, Brazil, British Colonial Africa, South Africa, and the British West Indies*, Rebecca J. Scott, Thomas C. Holt, Frederick Cooper & Aims McGuinness (dir.), Pittsburgh, Pa, University of Pittsburgh Press, 2002 et 2004. Pour sa part, Rebecca J. Scott est revenue sur la notion dans « Defining the Boundaries of Freedom in the World of Cane. Cuba, Brazil, and Louisiana after Emancipation », *The American Historical Review*, n° 99/1, 1994, p. 70-102.

10. Hebe Maria Mattos de Castro, *Das Cores do silêncio. Os significados da liberdade no sudeste escravista, Brasil sec. XIX*, Rio de Janeiro, Arquivo Nacional, 1995, p. 19. Sauf indication contraire, j'ai traduit les extraits cités de l'ouvrage d'après sa première édition à laquelle renvoient toutes les références de ce texte. L'expression « significados da liberdade » est déjà dans le titre de la thèse soutenue deux ans plus tôt (« A Cor Inexistente. Significados da liberdade no sudeste escravista. Brasil, século XIX », Niterói, RJ, université fédérale Fluminense, 1993).

l'historienne passe résolument d'une histoire sociale de l'appropriation et de l'occupation des sols à une histoire sociale des représentations et de leur rôle dans cette mutation majeure de la société esclavagiste qu'est la longue abolition brésilienne. Certes, il est toujours important que ces paysans pauvres aient été ceux qui ont nourri les acteurs de l'aventure caféicultrice du Sudeste et qui, pour ce faire, se sont glissés dans les interstices de l'économie esclavagiste de plantation tout en accompagnant son évolution. Toutefois, il s'agit maintenant de comprendre comment, dans ce système, ils ont interprété leur partition. Mattos revendique le droit de « reconnaître les acteurs historiques, individuels ou collectifs, leurs motivations et leurs responsabilités, rationnelles et conscientes, ou autres » afin d'inscrire l'interprétation qu'elle propose non dans une stricte « dichotomie entre liberté et déterminisme » mais dans la relation entre l'une et l'autre<sup>11</sup>. Or, dans ce jeu des acteurs –, le terme *agency* n'est pas encore devenu hégémonique – les représentations, la construction des significations sont des instruments décisifs pour ceux qui tentent de redéfinir leurs positions sociales lorsqu'elles sont mises à mal par les évolutions systémiques. Explorer les significations de la liberté dans le contexte abolitionniste permet non seulement de mettre à jour ces représentations mais aussi de saisir la manière dont leur expression a joué un rôle important dans le processus de « dépassement » qui affecte la société esclavagiste, tout comme dans l'émergence des « nouvelles relations sociales qui alors sont engendrées<sup>12</sup> ». Ainsi, être libre avant l'abolition parce qu'on a toujours été libre, être libre parce qu'on a été affranchi, être libre parce qu'on a été émancipé par la loi de 1888, ou encore être libre parce qu'étant considéré comme personne blanche, la question ne se pose pas, sont autant de positions qu'il faut défendre. Les acteurs concernés en construisaient de puissantes représentations susceptibles d'être utilisées dans le champ social pour les prémunir de toute attaque portant sur cette liberté, de toute remise en question de la place qu'ils occupaient.

Ce qu'a découvert Hebe Mattos dès son travail de *mestrado*, c'est que l'un des champs de bataille majeurs des processus de redéfinition de la liberté est, dans la société esclavagiste brésilienne, la « couleur » qui est attachée à chaque individu. Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, *negro* ou *preto* (« noir ») et esclave étaient synonymes et pouvaient même être assignés à l'affranchi ne l'ayant

11. *Ibid.*, p. 16. C'est derrière l'autorité de Giovanni Levi et de son fameux essai sur la micro-histoire (« On Micro-History », dans Peter Burke (dir.), *New Perspectives on Historical Writing*, Cambridge, Polity Press, 1991 ; traduit en portugais en 1992), qu'elle s'abrite pour revendiquer sa prise de distance radicale par rapport à la doxa marxiste des historiens brésiliens de l'esclavage de la génération précédente.

12. *Ibid.*, p. 15.

pas toujours été (*forro*). À l'inverse, *branco* (« blanc ») ou *pardo* (« brun ») étaient réservés à ceux qui étaient nés libres et le second se voyait souvent redoublé du qualificatif précisant la liberté de l'individu (*pardo livre*), qu'il soit métis ou non. Mattos souligne qu'elle n'a jamais rencontré dans les archives un *negro* ou un *preto* qualifié de libre. La personne non-blanche libre restait, dit-elle, une exception étroitement contrôlée dans l'espace social et dans les actes administratifs. Or, à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, tout ceci disparaît des écritures publiques, notamment lors de la qualification des témoins dans les procès. Dès lors, l'absence de la couleur (*a cor inexistente*), constatée dans la recherche de *mestrado*, devient le problème central de la thèse de doctorat, celui qui doit être résolu pour comprendre les enjeux de la représentation de la liberté dans le long processus d'abolition<sup>13</sup>. Or l'historiographie brésilienne dispose, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, d'une robuste explication qui pourrait rendre compte du phénomène : le Brésil post-esclavagiste s'est dédié à son blanchiment (*branqueamento*), notamment en substituant aux esclaves les émigrés européens qui, avant même l'abolition, ont été introduits en masse d'Italie ou de la péninsule Ibérique, mais aussi d'Allemagne ou de Pologne, pour travailler dans les plantations, notamment de café, mais avant tout pour effacer les « couleurs » nées de la traite atlantique et ramener la toute jeune république dans le concert des nations modernes, c'est-à-dire « blanches ». De fait, les Italiens ne sont jamais arrivés en masse à Capivary et l'effacement de la couleur n'y a pas concerné des émigrés d'Europe mais des habitants du lieu ou des migrants de l'intérieur. Il faut donc chercher d'autres raisons.

Elles sautent aux yeux de qui sait lire les résultats du recensement de 1872 : 43 % de la population appartient à la catégorie des personnes désignées comme non-blanches et libres. Il n'est plus possible de les considérer comme une minorité négligeable. C'est l'explosion des affranchissements – surtout par rachat – qui explique ce phénomène dont on sait qu'il caractérise d'abord ceux qui ont pu les négocier, c'est-à-dire les esclaves des petits propriétaires tant urbains que ruraux. Et, de plus, ce chiffre cache des situations régionales extrêmement contrastées : d'un côté, une concentration de la main-d'œuvre captive disponible dans les plus grandes plantations et, de l'autre, une disparition de celle-ci dans les plus petites (*roças*), liée à un appauvrissement des exploitants blancs les plus précaires. Dès lors, l'assignation à la catégorie de « blanc » ne peut plus être le critère absolu de la position de tous ceux qui, riches ou pauvres, vivaient de (*viviam de*) la peine de ceux qui les servaient (*serviam*) plutôt que de la leur. L'expérience de la liberté ne s'exprime plus avec le même vocabulaire. Elle a profondément changé de signification.

13. Hebe Mattos, *op. cit.*, chap. V.



Pour éclairer un peu plus cette mutation, il convenait évidemment d'élargir le terrain de la recherche, en prenant soin toutefois de distinguer les régions où, effectivement, le remplacement de la force de travail captive par des émigrés européens avait été une politique délibérée, de celles dans lesquelles le système esclavagiste s'était progressivement effondré. Emília Viotti da Costa avait déjà distingué ces deux types d'évolution de la caféiculture dans la vallée du Paraíba au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. Mattos déploie son terrain en direction de tout le vieux Sud-Est (Sudeste *velho*) constitué de l'arrière-pays qui s'étend profondément tout autour de Rio de Janeiro, éliminant l'Ouest pauliste et la vallée du Paraíba occidental, laboratoires de la caféiculture modernisée qui fit la richesse de São Paulo.

L'effacement de la couleur n'était évidemment pas le seul instrument utilisé par ces paysans pauvres pour asseoir à nouveaux frais leur position sociale lorsque, autour d'eux, le système esclavagiste et racial était ébranlé. Les plus démunis jouèrent de leur droit à la mobilité, l'un des avantages incontestables qu'ils possédaient par rapport aux esclaves, pour aller vers de nouvelles terres mais aussi vers les plantations où ils allaient pouvoir vivre comme salariés. Tous comptaient sur les liens familiaux pour renforcer leur position soit entre égaux, soit par le biais de relations de patronage plus puissantes. Toutefois, l'accès à la propriété devint, dans la deuxième moitié du siècle, la voie la plus sûre. Il est vrai que ces petits paysans engagés dans la production des denrées de subsistance avaient rarement des titres pour les terres qu'ils cultivaient. Ils avaient toujours préféré investir en esclaves. Lorsqu'ils ne purent plus continuer, du fait de l'augmentation des prix due à l'arrêt de la traite légale et à la concentration de la main-d'œuvre captive disponible dans les grandes plantations, ils se tournèrent vers la terre. À Campos de Goytacazes (Norte Fluminense), cela commença dès 1850. La Baixada Fluminense suivit peu de temps après. Les nouvelles lois sur l'enregistrement des propriétés ne leur facilitaient pas la tâche, mais ils ne cédèrent pas. À cette époque, être propriétaire procurait à la liberté une assurance que la couleur ne lui donnait plus.

Le livre se poursuit par une confrontation plus classique entre la *senzala* (le quartier des esclaves) et la *casa grande* (la maison des maîtres). Toutefois, ce n'est pas pour retrouver les conclusions de Gilberto Freyre, notamment cette parfaite adéquation des maîtres portugais à un modèle colonial et esclavagiste tropical qui leur permettait d'offrir aux populations déportées d'Afrique des conditions d'existence relativement acceptables. Au contraire, ce qui frappe l'historienne dans les archives qu'elle lit, c'est l'extraordinaire complexité de cette société, confrontée à des contradictions qui ne se

14. Emília Viotti da Costa, *Da senzala à colônia. Corpo e alma do Brasil*, São Paulo, Difusão Européia do Livro, 1966.

résolvent jamais, même lorsque, à partir des années 1850, chacun – maître ou esclave, libre ou captif – semble s'adapter aux conséquences de l'arrêt de la traite. Il est vrai que Hebe Mattos s'intéresse moins aux rationalités économiques en jeu (raréfaction de la main-d'œuvre disponible, explosion de la demande sur les fronts pionniers de l'exploitation caféière, concentration de l'exploitation esclavagiste sur ces secteurs au détriment des plus anciens) qu'aux acteurs eux-mêmes, à leur appréhension des situations et aux stratégies qu'ils mettent en œuvre pour échapper aux contraintes les plus insupportables. La subtilité de cette analyse repose très certainement sur le choix des sources à exploiter. Pour la *senzala*, ce sont les archives des cours de justice qui, parce qu'elles reflètent les moments paroxystiques des conflits, éclairent les occasions de confrontations extrêmes pour les esclaves, celles précisément pour lesquelles la justice va chercher leur propre voix – qu'ils soient témoins ou accusés – pour éclairer son jugement. Pour la *casa grande*, ce sont les journaux locaux parce qu'ils sont les supports des inquiétudes des maîtres face aux évolutions en cours, de leurs analyses plus ou moins sincères de la situation, de leurs suggestions transmises aux autorités ou aux autres propriétaires, de leurs vociférations lorsque la peur d'une longue pénurie de main-d'œuvre l'emporte sur la raison.

Avec le recul, c'est le premier volet de cette analyse qui se révèle le plus audacieux et le plus novateur. Bien des livres écrits depuis, sur des matériaux identiques, ne sont pas parvenus à cette qualité d'interprétation et, surtout, se sont dispensés des méticuleuses précautions qui retenaient la plume de Hebe Mattos lorsque des explications paraissaient aller de soi ou lorsque des généralisations semblaient à portée de main. C'est d'une lecture attentive des récits accumulés dans les dépositions devant la justice que procèdent les interprétations. L'historienne y démêle les fils enchevêtrés de deux types de narrations : celles qui racontent le crime depuis ses mobiles et jusqu'à ses conséquences ; celles qui disent, *mezzo voce*, les vies ordinaires des acteurs impliqués que la brutalité de l'événement n'efface jamais tout à fait. L'art de l'historienne est d'avoir su les distinguer et, surtout, d'avoir fait son miel des unes et des autres. Pour expliquer l'acte violent – ce ne sont que les crimes les plus graves qui apparaissent dans ce matériel –, les témoins ont des raisons rationnelles qui, dans la plupart des cas, renvoient aux tensions des relations quotidiennes, bien plus nombreuses et stratifiées que ce qu'un régime opposant la toute-puissance du maître à l'impotence de l'esclave laisserait supposer. La *senzala*, qu'elle soit celle de la plantation ou celle de la petite ferme (*roça*), ne cesse de chercher ses équilibres, utilisant de multiples réseaux de relations, convergentes ou divergentes, ainsi que des positionnements hiérarchiques qui sont autant de voies pour échapper aux situations les plus contraintes ou les plus violemment dominées. L'opposition entre l'esclave et son maître n'est que

l'aspect le plus formel d'une dépendance qui, dans les plantations de quelque importance, est en fait imposée par des systèmes de surveillance emboîtés les uns dans les autres : de nouveaux esclaves sont contrôlés par de plus anciens, eux-mêmes surveillés par un esclave familial du maître placé sous l'autorité d'un ou de plusieurs commandeurs dont le niveau d'autorité dépend de leur statut (libre ou esclave) et de leur couleur. La communauté esclave elle-même n'est pas exempte de hiérarchies qu'explicitent l'opposition entre celui qu'on désigne comme *parceiro*, un compagnon inscrit dans le réseau de relations fortes et celui qu'on nomme péjorativement le *preto*, l'esclave distant voire hostile. Dans les *roças*, ce sont les sociabilités informelles qui sont déterminantes et dans lesquelles le maître et sa famille sont eux-mêmes inscrits. Lorsque, à l'occasion des concentrations de main-d'œuvre captive durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, de très nombreux esclaves passent de la *roça* à la *fazenda*, c'est la signification de la servitude – concept aussi important que la signification de la liberté – qui est dénaturée et qui, de ce fait, conduit au conflit, voire au crime enregistré dans les sources juridiques.

Il est vrai qu'avec Hebe Mattos, on ne lit l'archive ni « contre le grain » ni « le long du grain<sup>15</sup> », on la déchiffre dans sa complexité et on en accepte les contradictions. Mieux, on fait de ces contradictions le noyau central de l'interprétation. Lorsque, en conclusion de l'analyse d'un dossier, le lecteur lit :

« La mobilité sociale limitée (l'accès à l'élite demeura toujours interdit), la possibilité d'établir des relations personnelles et familiales horizontales (à l'intérieur de la captivité, de l'esclavage à la liberté, du déracinement à la propriété), mais toujours tributaires de relations hiérarchiques qui leur confèrent leur pérennité... »,

il s'attend à ce que la conclusion porte sur les degrés de liberté ainsi acquis par les esclaves en dépit des contraintes subies. C'est de l'autre côté qu'il est entraîné : ces dynamiques furent en fait « la clef des politiques de domination qui, non sans contestation, stabilisèrent les relations de pouvoir dans le Brésil esclavagiste<sup>16</sup> ».

Le livre se termine sur l'émancipation de 1888 et sur la manière dont elle fut perçue par ceux qui, pour la première fois, faisaient l'expérience de la liberté. Elle a choisi de suivre, comme fil conducteur, la chronique d'un certain Arrigo de Zetirry, qui en 1894 publia douze articles dans le *Jornal do Commercio* sur la situation des cultures dans l'État de Rio pour expliquer comment certaines fazendas avaient pu se rétablir et prospérer après le choc

---

15. Ann Laura Stoler, *Au cœur de l'archive coloniale. Questions de méthode*, Paris, éditions de l'EHESS, 2019.

16. Hebe Mattos, *op. cit.*, p. 160.

de l'abolition, se révélant dans cet exercice un excellent observateur de la *casa grande* comme de la *senzala*. Toutefois, ce sont les registres paroissiaux qui, une fois encore, enregistrent les profondes mutations engendrées par l'émancipation : dans les professions déclarées mais aussi dans la « couleur » assignée ou oubliée. Dans les dernières pages, Mattos retrouve son matériau préféré, les dépositions devant les juges. À Campos, c'est bien sûr la répression du vagabondage qui est en tête des procès intentés, rendant compte de la terrible pression exercée sur les « 13 mai » (les bénéficiaires de la loi du 13 mai 1888).

Dans la conclusion, elle revient une dernière fois à l'archive judiciaire. Cette fois, point de crime atroce, le plaignant Domingos Ferreira Crespo essaie seulement de faire enregistrer une plainte contre sa voisine qui l'a traité de « *preto* ». Il sera débouté, mais le seul fait qu'il ait pu demander à la justice de reconnaître que, au Brésil, il n'y avait plus de *pretos* c'est-à-dire d'esclaves rend parfaitement compte de ce long cheminement qui, abolissant le *cativeiro* (« la captivité »)<sup>17</sup>, a voulu aussi effacer la « couleur ».

Dans une courte postface, Hebe Mattos répond à la question que j'avais posée au début de ces quelques pages – pourquoi traduire aujourd'hui cet ouvrage pour les lecteurs francophones – en soulignant à juste titre le rôle que *Les Couleurs du silence* a joué dans l'historiographie brésilienne des trente dernières années<sup>18</sup>. Quitte à faire injure à sa modestie, j'ajouterais volontiers que, dans l'historiographie de langue française, il y a tant de chemin à parcourir encore que cette contribution sera loin d'être inutile aujourd'hui tant elle anticipe sur les grands tournants que nous sommes toujours en train de négocier.

Pour ma part, j'en retiendrai deux qui me tiennent plus particulièrement à cœur. Dans les sociétés esclavagistes, au Brésil comme ailleurs, les « statuts » n'ont jamais été les seuls critères de détermination des positions de chacun, qu'il soit libre, affranchi, esclave ou émancipé. Dans la vie quotidienne, chaque interaction s'accompagnait d'une assignation qu'on tentait d'imposer à l'autre ou qu'on essayait de préserver pour soi. Or l'inscription de ce

17. Hebe Mattos fait remarquer que les esclaves brésiliens, au moins durant le XIX<sup>e</sup> siècle, on toujours préféré se désigner comme « captifs » plutôt que comme « esclaves » et ont utilisé le substantif *cativeiro* pour parler de l'institution esclavagiste.

18. Hebe Mattos met notamment l'accent sur l'entrelacement de son travail avec celui de Robert W. Slenes sur la famille esclave ou sur la construction des identités dans les communautés d'esclaves. Ouvrage majeur de ce dernier (*Na senzala, uma flor. Esperanças e recordações na formação da família escrava. Brasil Sudeste, século XIX*, Rio de Janeiro, Editora Nova Fronteira, 1999) avait été précédé de plusieurs articles importants dans la décennie 1990. Mattos dialogue avec eux dans sa thèse, notamment avec « Malungu, Ngoma Vem! África coberta e descoberta no Brasil », *Revista USP*, São Paulo, n° 12, 1992, p. 48-67.

qu'on est sur du papier (par le prêtre, le notaire, le greffier, le juge...) pouvait accroître, dans un sens ou dans l'autre, la dynamique de ces processus et faciliter ou entraver les micro-mobilités qu'elles engendraient. En retrouvant dans l'archive les traces de ces déterminations subies ou déjouées, *Les Couleurs du silence* nous a tôt appris que les sociétés esclavagistes n'étaient pas des sociétés figées, même lorsque, comme au Brésil, elles semblaient ne jamais parvenir à se déprendre de leur héritage colonial. Nous sommes nombreux à continuer à travailler dans cette perspective.

Le second de ces « tournants » est l'usage que nous faisons aujourd'hui des biographies de femmes et d'hommes ordinaires pour rendre compte de la manière dont les structures sociales des sociétés passées étaient investies, détournées, confortées par ceux qui les habitaient. Comme l'écrit Mattos, ces vies se substituent aux catégories sociales prédéfinies qui, particulièrement dans les modèles explicatifs des sociétés esclavagistes, entretenaient l'illusion de leur pérennité, renvoyant la révolte ou la révolution à l'exceptionnalité et les émancipations à la grâce accordée à l'issue de la conversion morale ou économique des gouvernements concernés. La leçon des *Couleurs du silence* est de nous avoir appris à construire les récits de ces vies sans être prisonniers de l'illusion biographique et des téléologies qu'elle implique. Sans jamais abandonner les séries archivistiques sous-jacentes, même les plus formelles comme les registres de paroisse, Hebe Mattos fait du fragment narratif qu'elle y décrypte l'une des formes les plus élaborées de l'interprétation historique. Elle anticipe ainsi ces récits de vies croisées qui, aujourd'hui, rendent compte avec élégance de l'action de femmes et d'hommes que la catégorie qui leur a été assignée n'enferme plus dans un devenir prévisible. Elle rend à ces acteurs la dimension historique qui leur avait été longtemps refusée au prétexte de leur absence de « qualité ». Pour avancer un peu plus dans cette direction, il faut lire (ou relire) *Les Couleurs du silence*.

Jean HÉBRARD  
(EHESS / Mondes américains  
et Johns Hopkins University)

# Préface

En m'inspirant de ce titre, *Les Couleurs du silence*, j'aimerais parler des couleurs du bruit et de ce livre d'Hebe Mattos. Car cette thèse de doctorat soutenue en 1993 et publiée pour la première fois en 1995 est désormais un classique : c'est un spectacle de son et de lumière qui définit, avec *maestria*, un certain « style » – une manière de concevoir et de faire les choses –, par opposition à ceux qui existaient auparavant. Selon les mots de l'historien des sciences Thomas Kuhn, ce travail a contribué de manière décisive à l'établissement d'un nouveau « paradigme » théorique et méthodologique au sein d'un champ d'études donné<sup>1</sup>.

Avant Hebe Mattos, les affranchis et les individus nés libres n'avaient pas de place ni de voix dans les grandes interprétations de l'esclavage et du système esclavagiste au Brésil. Les maîtres et la plantation dominaient tout. Dans les œuvres de Gilberto Freyre (notamment *Maîtres et Esclaves* de 1933), le régime patriarcal ordonne toutes les lignes de la solidarité sociale dans un sens vertical, convergeant vers la maison du maître (FREYRE 2005 [1933]). Dans les travaux de Caio Prado Júnior (1942) et, à sa suite, de l'école pauliste de sociologie (années 1960 et 1970), le poids de l'esclavage et de l'exploitation seigneuriale mène les groupes subordonnés à l'aliénation ou à l'anomie, les empêchant d'avoir une quelconque action politique<sup>2</sup>. Dans *O escravismo colonial* de Jacob Gorender (1985), c'est la logique majestueuse des maîtres, étrangère à toute pression venue d'en bas, qui fait « tourner » le système<sup>3</sup>.

---

1. KUHN 1975 [1962]. « Style » et « paradigme » ne sont pas aussi éloignés qu'on peut le penser. Pour Kuhn, l'activité artistique a pu, à certaines époques, s'approcher de la « science ». C'est le cas, par exemple, de la peinture réaliste après la découverte des lois de la perspective. La « science » est définie comme une activité dont les praticiens acceptent le même « paradigme » (système de règles théoriques et méthodologiques) pour la production de leurs travaux et l'évaluation de leurs résultats.

2. PRADO JR. 1983 [1942]. Sur l'école pauliste, voir FERNANDES 1978 [1964]; CARDOSO 1977 [1962]; IANNI 1978; FRANCO 1974 [1969]. Pour une synthèse, voir CARDOSO 1975 [1973] : 104-115.

3. GORENDER 1985. J'emprunte le verbe « tourner » à la critique dressée par Thompson du marxisme structuraliste althussérien : THOMPSON 1978.



En opposition avec tous ces travaux, Mattos affirme, sur la base de résultats empiriques nouveaux et convaincants, que les individus libres pauvres et les esclaves possédaient de fait une autonomie de culture et d'action ; et qu'il faut donc les prendre en compte pour expliquer le déroulement de l'histoire. Certaines remarques présentées dans le chapitre 3 (« Une affaire de famille », partie I) soulignent l'importance, pour ces groupes subordonnés, des solidarités « horizontales » : elles peuvent être lues comme le point de départ de ce livre. Dans le monde des libres,

« selon les normes sociales et culturelles en vigueur, un migrant devait s'insérer dans une nouvelle région non en allant quérir emploi et protection auprès d'un potentat local, mais en créant des attaches durables parmi la population vivant sur place, fondées sur des rapports quotidiens. Du point de vue des individus libres, la relation de solidarité verticale n'était pas choisie directement, mais découlait des liens horizontaux qu'ils avaient établis antérieurement.

De même, les esclaves récemment acquis [...] devaient pour acquérir un espace de sociabilité minimal s'intégrer à la communauté des captifs et non chercher à se rapprocher de leur maître<sup>4</sup> ». Avec pour résultat que « la structure [de la société brésilienne], "clanique" selon Oliveira Viana ou "patriarcale" selon Gilberto Freyre, ne peut donc être interprétée comme le simple prolongement de la famille seigneuriale<sup>5</sup>. »

Ce passage le montre clairement : *Les Couleurs du silence* cherchent à analyser les relations sociales au ras du sol. Cependant, le lecteur perçoit vite que ce livre est aussi une entreprise de haut vol, visant à comprendre une société qui se structure à partir de ces petites relations dans une vaste région, et son évolution sur près d'un siècle. D'où vient ce désir de penser grand à partir du petit ? Dans l'introduction à la première édition du livre, comme dans celle-ci, Mattos nous donne une réponse en évoquant sa dette vis-à-vis de la micro-histoire italienne et de Giovanni Levi. C'est une dette contractée au sein du laboratoire de recherches historiques de l'université fédérale Fluminense (UFF), au moment de sa formation, en maîtrise, puis en doctorat. Dans les années 1980, la recherche historique a connu une

---

4. Voir *infra*, chap. 3, p. 73.

5. *Ibid.* La critique vise également Caio Prado Junior, qui interprétait l'importance des migrations internes pendant la période coloniale comme le reflet de l'incapacité de l'homme libre pauvre à se fixer sur une terre, en raison de sa marginalisation économique par le système esclavagiste. Une autre interprétation (selon laquelle cette migration résultait des possibilités ouvertes sur des fronts pionniers) peut être défendue à partir du livre de Sheila de Castro Faria (FARIA 1998).

grande expansion et professionnalisation au Brésil. L'UFF était alors l'un des principaux centres novateurs, au croisement des nouveaux courants historiographiques étrangers et brésiliens<sup>6</sup>.

En Europe et aux États-Unis, entre les années 1950 et 1970, des voix venues des « marges » – dans le contexte des mouvements anticolonialistes, antiracistes, féministes et de lutte contre le capitalisme sauvage – ont contribué de manière décisive à rapprocher l'histoire de l'anthropologie, pour en faire des disciplines éminemment *emic*, c'est-à-dire des disciplines convaincues qu'on ne peut analyser correctement des « structures » sociales sans interroger la vision du monde ou les « raisons » des différents groupes impliqués. En réalité, ce changement radical de perspective s'est opéré à partir des individus les plus pauvres, auparavant perçus comme porteurs de pathologies sociales, et des personnes victimes de discriminations ethniques, sexuelles ou de genre.

Certaines figures clefs du début du siècle et leurs interprètes postérieurs évoquent cette transformation. Je pense à Antônio Gramsci, qui appelait ses compagnons italiens de gauche à respecter les paysans du Sud sous-développé et à les considérer comme de possibles interlocuteurs et alliés de la classe ouvrière. Selon lui, l'expérience vécue par les paysans, avec ses formes spécifiques de domination, leur aurait permis d'interpréter l'idéologie dominante : à bien des égards, ils l'imitaient, bien plus qu'ils n'en épousaient les codes (CREHAN 2002). Dans les années 1950, Eric Hobsbawm a introduit les idées de Gramsci sur l'hégémonie culturelle des groupes dominants et les possibilités d'une *praxis* contre-hégémonique des groupes subordonnés auprès de ses collègues anglais, historiens marxistes liés (initialement) au Parti communiste britannique, dont E. P. Thompson. Étonnamment, comme Henrique Espada Lima l'a montré récemment, c'est également Hobsbawm qui a introduit Gramsci (ou une certaine interprétation de Gramsci) dans le groupe d'historiens qui donna plus tard naissance à la micro-histoire, et parmi eux Carlo Ginzburg<sup>7</sup>. De l'autre côté de l'Atlantique, la perspective gramscienne a profondément influencé l'historiographie nord-américaine sur l'esclavage avec le livre *Roll, Jordan, Roll* (1974) d'Eugene Genovese, qui apprit à écouter les subalternes (selon le mot de Gramsci) au cours de ses échanges avec des militants et des chercheurs noirs<sup>8</sup>.

6. J'ai accompagné de près l'effervescence intellectuelle de la UFF au début des années 1980, où j'ai enseigné entre 1979 et 1983.

7. LIMA 2006 : 73-75, 174, 292. Gramsci a eu aussi une grande influence sur le groupe des *subaltern studies* en Inde (qui demeure toutefois très peu connu au Brésil avant les années 1990). Voir ARNOLD 2000.

8. GENOVESE 1974. Sur les interlocuteurs de Genovese, voir MEIER & RUDWICK 1986 : 258-265.

Au fondement de ce dialogue, on trouve les œuvres de deux intellectuels afro-américains, contemporains de Gramsci, W. E. B. Du Bois (DU BOIS 1935) aux États-Unis et Cyril L. R. James, de Trinidad et Tobago (JAMES 2008 [1938]). La défense, par ces auteurs militants, de la capacité de l'esclave et des individus noirs à raisonner et à agir « politiquement » de manière conséquente, est finalement reprise dans les milieux académiques nord-américains avec les travaux de John Blassingame (1972), Herbert Gutman (1976), Eric Foner (1983, 1989), outre le livre de Genovese. Gutman et Foner ont aussi été influencés par les historiens marxistes anglais, notamment par E. P. Thompson. Son livre sur la formation de la classe ouvrière anglaise (THOMPSON 1963) et ses articles postérieurs sur les conflits sociaux dans la campagne anglaise du XVIII<sup>e</sup> siècle (considérée auparavant comme une aire et une époque de paix sociale) eurent un grand impact en Europe et aux États-Unis<sup>9</sup>. Ils furent également bien accueillis par les micro-historiens italiens, qui établirent des contacts étroits avec le cercle de Thompson (LIMA 2006 : 174).

Au sujet du lien avec l'anthropologie, les chercheurs de l'« école de Manchester » (Max Gluckman, entre autres) ont commencé à insister sur les conflits plus que sur les formes de consensus. Cette orientation est liée en partie au résultat des recherches menées en Rhodésie du Nord (Zambie) sur les Africains déplacés de leurs villages pour le travail à la mine et dans les industries. Elle s'inscrit également dans le dialogue établi avec les historiens de l'Europe moderne et contemporaine (et avec Hobsbawm en particulier) (BROWN 1973 ; HOBBSAWM 1959 : 5). Dans un article fondateur de 1967, J. Van Velsen, un collègue de Gluckman, propose que le chercheur de terrain se concentre sur les procès judiciaires pour observer les conflits de normes et pour analyser ainsi les raisons des changements sociaux (VAN VELSEN 1987 [1967]). Au même moment, Carlo Ginzburg publie son premier travail sur les logiques et les visions cosmologiques des paysans en se fondant sur les procès de l'Inquisition et en appelant au rapprochement entre histoire et anthropologie (GINZBURG 1980 [1966]). C'est également à la fin des années 1960 que Thompson pointe les possibilités ouvertes par le rapprochement entre les deux disciplines – en pensant sans doute à l'anthropologie de Manchester<sup>10</sup>.

L'anthropologie nord-américaine opère le même tournant. Pour ce qui nous concerne, le livre de Sidney Mints et Richard Price, *The Birth of Afro-American Culture* (MINTS & PRICE 2003 [1976]), est particulièrement

9. THOMPSON 1998 [1993]. Les essais de Thompson ont été lus assez rapidement au Brésil, d'abord en espagnol puis en portugais.

10. Voir les travaux de Thompson publiés à partir de la fin des années 1960. Voir également THOMPSON 2001 [1977].

important. Ce travail insiste – et c’est une intervention cruciale dans les débats sur la formation de la culture esclave aux États-Unis – sur la nécessité d’analyser les dialogues et les négociations au jour le jour entre les divers acteurs sociaux (notamment à l’intérieur de la communauté esclave), dans chaque micro-espace, en étant sensible aux évolutions du temps. Le travail de Mints et Price, qui a circulé sous forme manuscrite dès 1973, a fortement influencé le livre de Gutman sur la famille esclave de 1976. Ce dernier, critiquant l’œuvre de Genovese, affirme l’existence d’une culture captive relativement autonome, qui se serait formée au long des générations en opposition avec la culture des maîtres, et en puisant dans des racines africaines. D’une certaine manière, le conflit d’interprétation entre les deux auteurs rappelle les vacillations de Gramsci, qui attribuait quelquefois plus, quelquefois moins d’autonomie culturelle aux paysans (CREHAN 2002 : 31). Sont également importants les travaux d’« anthropologie symbolique » de Clifford Geertz. La *thick description* proposée par Geertz (« la description dense ») rappelle le leitmotiv des micro-historiens : « Pourquoi simplifier quand on peut complexifier ? ». « Pourquoi se contenter d’une *soupe maigre* quand on peut en préparer une *épaisse* ? » – ou faire une description qui capte les subtilités des échanges humains (les raisons des « clins d’œil ») sans lesquelles il est impossible de tirer des conclusions convaincantes sur les relations sociales et d’entreprendre des survols théoriques (GEERTZ 1998 [1973]) ?

Les œuvres de ces auteurs circulaient et étaient intensément débattues à l’UFF à la fin des années 1970. Dans ce milieu intellectuel, fortement influencé par l’école des Annales et par l’historiographie marxiste renouvelée, les professeurs insistaient déjà sur la nécessité de mener des recherches empiriques à petite échelle pour pouvoir penser le mouvement des grands systèmes socio-économiques. L’engagement de certains enseignants (et surtout de Maria Yedda Leite Linhares et Ciro Cardoso) et de leurs doctorants dans l’histoire de l’agriculture au Brésil, ainsi que la volonté de comprendre les spécificités brésiliennes du « mode de production esclavagiste colonial » (entendu comme une notion heuristique, non comme un « modèle » à plaquer sur les sources empiriques), donnèrent naissance à une série de monographies locales, dont le mémoire de *mestrado* de Mattos, publié en 1987 sous le titre *Ao sul da historia* (« Au sud de l’histoire ») (MATTOS 2009 [1987]). Ce travail fut l’un des premiers à souligner l’importance des lopins de terre et de la production des captifs (réalisée essentiellement sur des terrains petits ou de taille moyenne) sur le marché interne. Avec d’autres études menées à la même époque, il montrait que de nombreuses unités domestiques libres détenaient des esclaves au Brésil jusqu’à une période avancée du XIX<sup>e</sup> siècle (dont une part importante dirigée par des afrodescendants) et enterrait l’idée d’un régime esclavagiste tourné uniquement vers l’exportation, qui

marginalisait les individus libres pauvres et qui les privait de toute possibilité d'ascension sociale.

Le contexte politique brésilien des années 1980 a aussi influencé la réception des nouvelles tendances historiographiques à l'UFF. D'une part, le processus de redémocratisation, marqué par la renaissance des mouvements ouvriers et le surgissement de nouveaux mouvements sociaux, attirait l'attention sur la nécessité d'étudier le rôle politique des acteurs à l'échelle locale. D'autre part, l'histoire même de la dictature militaire, qui avait interrompu les mouvements de rénovation sociale et politique brésiliens du début des années 1960 (proches de ceux qui avaient inspiré l'historiographie européenne et nord-américaine évoquée plus haut), paraissait suggérer aux historiens de s'attacher aux processus politiques et aux grandes « structures ». C'est dans ce contexte académique et politique que Mattos fit le choix de la micro-histoire italienne, soit d'une échelle réduite (l'étude d'une fazenda par exemple ou d'un réseau de négociants d'esclaves entre l'Afrique et le Brésil) pour mieux comprendre la grande histoire.

Rares sont les chercheurs qui possèdent l'imagination et l'énergie pour mener une telle entreprise. La méthode utilisée par Mattos pour atteindre son objectif est très instructive. Elle consiste à traiter de deux manières différentes une même source, tout autant qu'à croiser des sources complémentaires. Ce double exercice de contrepoint permet de tirer un parti maximal des sources et de jouer entre différentes échelles d'analyse.

Dans les deux premiers chapitres du livre, par exemple, la source principale (les procès pour homicide impliquant des accusés esclaves jugés en appel à Rio de Janeiro) est abordée par Mattos de deux manières différentes. D'un côté, l'auteur propose une analyse dense des « histoires » racontées par les accusés et les témoins, qui impressionnerait Ginzburg et Levi. De l'autre, elle relève systématiquement des données sur les témoignages dans tous les procès consultés (sur la condition sociale, libre ou esclave, sur l'âge, le statut civil, la profession) pour établir un « recensement » statistique des personnes impliquées, ce qui enrichit considérablement l'analyse qualitative des conflits. Dans cette même partie du livre, l'auteur étudie les inventaires après décès de petits maîtres d'esclaves dans deux régions de la province de Rio au regard des actions en liberté portées auprès de la cour d'appel. Elle analyse aussi les procès pour homicide. Le résultat de cette « triangulation » est un portrait particulièrement vif et convaincant des liens sociaux horizontaux (et notamment familiaux) formés par une partie des esclaves et des libres pauvres, des stratégies d'ascension sociale de ces individus, des politiques de domination des maîtres, des chocs et des négociations entre ces derniers et les groupes subalternes. Dans les deux derniers chapitres du livre, Mattos opère à nouveau une triangulation, en utilisant la presse locale de la vallée du Paraíba, une

série d'articles décrivant en détails l'organisation du travail après l'abolition dans diverses communes de l'État de Rio, et faisant état de données locales issues, entre autres, des actes du registre civil pour analyser les stratégies de ceux qui avaient été les maîtres et les esclaves dans les années 1890.

Plus qu'une histoire du « contrepoin » des maîtres et des esclaves, ce livre est une profonde réflexion sur les significations – pour ces derniers – de la liberté et de la couleur de la peau tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Mattos fait du silence sur la couleur observé dans ses sources (les procès en appel des deux dernières décennies avant l'abolition de l'esclavage) une problématique de recherche. La couleur de près de 90 % des témoins libres est indiquée entre l'Indépendance et 1845, contre 20 % entre 1856 et 1865 et seulement 5 % entre 1866 et 1888. Selon Mattos, « la notion de couleur, héritée de l'époque coloniale, ne désignait pas en premier lieu la pigmentation de la peau et les différents niveaux de métissage, mais servait à définir des espaces sociaux<sup>11</sup> ». Lorsqu'il était appliqué à une personne libre, le mot « noir » (*preto, negro*) désignait une personne proche de la captivité, tandis que le mot « métis » (*pardo*) marquait une plus grande distance vis-à-vis de cette condition. Dans cette perspective,

« [l']absence de couleur, avant même de renvoyer au [processus culturel de] blanchiment, était un signe de citoyenneté dans la société impériale, dont la liberté était la seule condition. La généralisation de ce principe dans les pratiques judiciaires à partir de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, plus encore que son affirmation dans la Constitution impériale, reflète une transformation sociale d'envergure, qui permit de rendre effective cette disposition légale<sup>12</sup>. »

Mattos voit cette transformation comme le résultat de pressions opérées de bas en haut. Les travaux récents de Sidney Chalhoub sur la précarité de la liberté au XIX<sup>e</sup> siècle, notamment – mais pas exclusivement – pendant la période de la traite illégale des esclaves, renforcent cette idée. Chalhoub attire notre attention sur la résistance populaire, souvent couronnée de succès, aux efforts du gouvernement pour mieux connaître et mieux fiscaliser la population – des réformes vues par le peuple comme des stratégies pour recruter des hommes pour la Garde nationale ou l'armée, ou encore pour réduire à nouveau en esclavage des personnes libres (CHALHOUB 2012 : chap. 1 et 9). À ce sujet, je me souviens de ma surprise, il y a quelques années, quand j'ai trouvé, à la fin du rapport sur le recensement de la ville de Rio en 1906, la photographie de la pile de cendres à laquelle tous les formulaires avaient été réduits – ceci, comme je l'ai découvert plus tard, était une exigence prévue

11. Voir *infra*, chap. 5, p. 93-101.

12. Voir *infra*, p. 97. Voir également GRAPH. 7.



dans le décret qui autorisait le comptage. Enfin, bien que la disparition rapide de la couleur dans les procès reflète aussi des ordres venus d'en haut – on peut imaginer que le conseiller noir Antônio Rebouças agissait pour éliminer la racialisation de la société brésilienne ou que ses opposants politiques cherchaient simplement à la masquer –, ce dénouement fut le résultat d'un processus dialectique dans lequel les citoyens afrodescendants jouèrent un rôle important. De fait, l'analyse fine de l'utilisation de la couleur par les personnes communes dans le discours, ou dans des sources plus « froides » (comme les actes de naissance de la fin du siècle), telle que réalisée par Mattos, conduit à la conclusion qu'il existait de fortes attentes, parmi la population noire et métisse libre, d'un pays sans distinction raciale. Conjointement, on observe un processus de rapprochement identitaire entre ces deux groupes, qui ne semble pas avoir existé dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>.

Ces deux phénomènes sont sûrement liés à la détérioration considérable de la situation socio-économique des afrodescendants libres de la région du Sudeste<sup>14</sup> entre les années 1830 et l'abolition, dans un contexte de forte expansion de la traite négrière jusqu'au milieu du siècle, et de concentration de la propriété esclave dans les plantations jusqu'en 1888. *Les Couleurs du silence* montre que l'accès des subalternes aux esclaves et à la terre devint de plus en plus difficile au fil du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui a été confirmé par des travaux postérieurs (MOTTA 1998; FRANK 2004). La détérioration s'aggrave encore au XX<sup>e</sup> siècle. Dans ce cadre, comme je l'ai écrit à propos de ce livre en une autre occasion, « malgré (ou à cause) du déclin visible » de la condition des Noirs libres et affranchis du Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle, les afrodescendants « de la période post-abolitionniste, dont beaucoup se souvenaient d'une époque où la situation des libres était plus enviable, firent pression pour la création d'une société non racialisée. Ce faisant, ils anticipèrent et, jusqu'à un certain point, ils influencèrent les thèses formulées par Freyre en 1933, mais en ayant en tête leurs propres objectifs » (SLENES 2012). Enfin, le livre de Mattos est profondément anti-Freyre. Il névoque pas une vision célébrant, de haut en bas, un pays qui aurait toujours eu la vocation (d'origine portugaise) de l'égalité et de l'harmonie entre les races, mais il met à jour les revendications et les mouvements populaires pour la construction effective d'un tel pays – ou mieux pour la réalisation pleine et entière de la promesse inscrite dans la Constitution de 1824, d'une citoyenneté sans distinction raciale.

13. Mattos évoque également les identités des Noirs et des individus libres de couleur à l'époque coloniale et au début du XIX<sup>e</sup> siècle dans son livre *Escravidão e cidadania no Brasil monárquico* (MATTOS 2000).

14. Le Sudeste correspond aux États actuels de Rio de Janeiro, du Minas Gerais, de São Paulo et d'Espírito Santo.

Ce faisant, *Les Couleurs du silence* ne fait pas qu'ébranler l'œuvre de Freyre : elle en sape les bases car elle rend visibles les tons de certaines résistances dans *Maîtres et Esclaves*. Comme nous sommes des historiens et que nous avons une mémoire vive (que nous appelons historiographie), nos anciens paradigmes ne sont pas dans le silence et l'oubli, comme cela peut arriver dans des disciplines ayant peu de conscience (réflexive) de leur science. Au contraire, ils acquièrent de nouveaux sons à la lumière des scintillations de leurs successeurs. Tel est le cas, il me semble, d'une note de bas de page insérée par Freyre dans l'édition de 1946 de *Maîtres et Esclaves*, qui est mise en lumière par le livre bruyant de Mattos et, de manière plus générale, par la nouvelle bibliographie sur l'esclavage. Réagissant au débat survenu entre les chercheurs nord-américains Franklin Frazier et Melville Herskovits, quelques années auparavant, après leurs visites respectives à Bahia – le premier estimait que la famille noire n'assurait aucune continuité avec les valeurs et les pratiques africaines ni au Brésil ni aux États-Unis, le second soutenant dans les deux cas le contraire –, Freyre écrit :

« Nous devons reconnaître le fait que, dès l'époque coloniale, existèrent au Brésil, et participèrent à la formation du pays, des organisations familiales de type extra-patriacal, extra-catholique ("plusieurs d'entre elles [...] résultant d'influences africaines"), que le sociologue ne doit pas confondre avec la prostitution ou la promiscuité<sup>15</sup>. »

Cette situation est surprenante à première vue, mais en réalité elle s'accorde bien avec les arguments développés dans *Maîtres et Esclaves*. Freyre savait que la famille patriarcale n'englobait pas toutes choses alentour ; sans cela, il n'aurait pu décrire de manière si sensible le rôle joué par la *mucama* (« esclave domestique ») dans la formation des enfants du maître. Ce qu'il synthétise dans la phrase suivante :

« Dans notre façon d'être tendres, dans notre mimique excessive, dans notre catholicisme qui est un délice des sens, dans notre musique, dans notre manière de marcher, de parler, dans les cantiques qui ont bercé notre enfance, bref dans toutes les expressions sincères de notre vie, l'influence nègre est patente<sup>16</sup>. »

15. FREYRE 2002 [1933] : 91, chap. 1, n. 55. Cette note n'ayant pas été traduite dans l'édition française, nous traduisons ici directement la citation portugaise (N.D.T.). Freyre ne mentionne pas Herskovitz, mais cite un article de René Ribeiro qui commente le débat entre Frazier et Herskovitz.

16. FREYRE 2005 [1933] : 261. À travers le « nous », Freyre veut dire « tous les Brésiliens », mais les phrases suivantes indiquent que la perspective est masculine et seigneuriale.

Le projet nationaliste de Freyre (qui opposait à la condition des Noirs au Brésil l'extrême violence des lynchages des afrodescendants aux États-Unis, qu'il avait observée de près en 1919 et au début des années 1920; Slenes 2005 : préface), mais aussi sa volonté d'intégration des classes (les mouvements ouvriers au Pernambouc, à la fin des années 1920, le gênaient)<sup>17</sup> l'amenèrent à porter l'accent sur l'hégémonie des maîtres et à passer sous silence la *praxis* contre-hégémonique des subalternes. Mais il savait que cette *praxis* existait, ou du moins il en avait l'intuition.

Robert W. SLENES  
(Universidade Estadual de Campinas)

---

17. NEEDELL 1995. Voir aussi le regard nostalgique porté par Freyre sur les relations entre maîtres et esclaves et sa répudiation de celles qu'entretenaient patrons et employés dans *Maîtres et esclaves* (FREYRE 2005 [1933]).

# Introduction

Le Brésil a connu plus de trois siècles d'esclavage. Selon le recensement général de la population de 1872, soit 16 ans avant l'abolition, les trois principales régions esclavagistes du Brésil – les provinces caféières de Rio de Janeiro, du Minas Gerais et de São Paulo –, comptaient à elles seules 819 798 esclaves et 2 890 154 hommes et femmes libres, dont 41 % étaient des descendants d'Africains. À Bahia, quatrième province en nombre d'esclaves, où l'impact de l'esclavage fut, sans aucun doute, le plus précoce, les afrodescendants représentaient près de 69 % de la population libre<sup>1</sup>. À l'époque où j'ai mené cette recherche, l'expérience et les significations attribuées à la liberté par ces derniers étaient cependant largement absentes de l'historiographie brésilienne. Sans doute faut-il y voir le reflet d'une conviction, profondément ancrée au Brésil, selon laquelle la liberté n'avait eu aucun sens au-delà d'une élite restreinte.

Ce livre est né de l'intuition que la vérité était précisément contraire, que l'expérience de liberté vécue par les hommes et femmes libres de couleur était essentielle pour comprendre les actions et l'*agency* des esclaves brésiliens. L'idée en est apparue lors d'une recherche antérieure, qui portait sur l'histoire économique et sociale des « individus libres pauvres », blancs et de couleur, dans le Brésil de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, avant et après l'abolition (MATTOS 2009 [1987]). Pour la tester, j'ai décidé de consacrer une étude aux esclaves et aux affranchis. Tout au long de mon travail, j'ai pu vérifier que les significations de la liberté étaient bien plus complexes qu'il n'y paraissait au premier abord : elles constituèrent un facteur essentiel pour comprendre non seulement les expériences vécues par les derniers Africains réduits en esclavage au Brésil et par leurs descendants, mais encore le processus abolitionniste et les nouvelles relations sociales qui en résultèrent. À partir de cette réflexion sur l'insertion des esclaves et des affranchis dans le Brésil abolitionniste et post-abolitionniste, j'ai également proposé de nouvelles pistes d'interprétation pour comprendre la société brésilienne contemporaine, ici développées dans la postface de cette nouvelle édition.

---

1. IBGE, « Recenseamento geral de 1872 ». Selon ce recensement, la population totale du Brésil comptait 9 930 478 personnes, dont 15 % encore en esclavage.

Interroger les significations de la liberté invite l'historien à se pencher sur les motifs, les limites et les déterminations des actions humaines (CARDOSO 1988). Ce livre se veut ainsi une réponse critique soit au volontarisme soit au sens téléologique et naturalisant qui polarisaient les interprétations du processus abolitionniste au Brésil (BERLIN 1981 [1969]).

Le débat entre liberté et déterminisme historique constitue le fil rouge de cette étude qui entend dépasser les dichotomies traditionnelles sur le sujet, à savoir : d'une part, la reconnaissance des acteurs historiques, individuels ou collectifs, leurs motivations et responsabilités rationnelles et conscientes ; d'autre part, le poids des phénomènes collectifs et des tendances, dans la durée, sur les trajectoires humaines (LEVI 1992). Je n'ai pas voulu choisir entre ces deux perspectives, mais penser de manière imbriquée les différents aspects de la question, en évitant tout schématisme et toute simplification excessive, dans la lignée de la micro-histoire italienne. Lors de la première édition de ce livre, c'est d'ailleurs une citation de Giovanni Levi qui m'a semblé le mieux traduire ce que j'essayais de montrer :

« [La micro-histoire] s'est toujours attachée à décrire de manière plus réaliste le comportement humain, en employant un modèle d'action et de conflit [...] qui reconnaît la relative liberté de l'homme au-delà – mais non hors – des limites imposées par des systèmes normatifs prescriptifs et oppresseurs. Toute action sociale apparaît ainsi comme le résultat de négociations constantes, de manipulations, des choix et des décisions prises par l'individu face à une réalité normative qui, bien que diffuse, offre cependant de nombreuses marges d'interprétation personnelle et de liberté. La question est donc de savoir comment définir les marges – si étroites soient-elles – de liberté offertes à l'individu par les brèches des systèmes normatifs qui le gouvernent. En d'autres termes, une recherche sur la nature et la mesure de la volonté individuelle dans la structure générale de la société humaine. Dans ce type de recherche, l'historien ne s'intéresse pas uniquement à l'interprétation des signes, mais aussi aux ambiguïtés du monde symbolique, à la pluralité des interprétations possibles, aux luttes pour le contrôle des ressources symboliques tout autant que des biens matériels<sup>2</sup>. »

Ce parti pris a nourri de nombreuses recherches sur d'autres régions esclavagistes des Amériques. Au-delà des vieilles dichotomies entre rupture et continuité, stratégies sociales et déterminismes structurels, la fin de l'esclavage constitue un temps et un objet privilégié pour penser les relations entre ces deux pôles. Tout en reconnaissant la spécificité de chaque processus

---

2. LEVI 1992 : 135-136; nous traduisons.

d'émancipation, ces études montrent que l'abolition a provoqué une mutation des référents culturels qui orientaient la vie économique, politique et sociale dans toutes les régions esclavagistes des Amériques. Dans ce contexte, les affranchis et les anciens maîtres, les hommes et les femmes libres, mais aussi l'État se virent obligés de revoir leurs attitudes et d'élaborer de nouvelles stratégies. En dépit de profondes inégalités économiques, politiques et culturelles, la fin de l'esclavage déclencha un processus de transformation sociale qu'aucun acteur ne sut contrôler.

Aborder le processus de l'abolition selon cet angle impliquait également de repenser les temporalités – enjeu essentiel de l'analyse historique. La prise en compte de la dimension sociale du temps et, par conséquent, de la pluralité des temporalités, occupe une place centrale dans la réflexion historique. Aux analyses, aujourd'hui classiques, de Braudel (1958) sur la durée, il convient d'ajouter la distinction entre le temps vécu, privé et quotidien, et le temps historique traditionnel en sa dimension publique et politique. Cet éclatement analytique de la temporalité conduit fréquemment les historiens à privilégier les continuités par rapport aux ruptures et la fragmentation analytique par rapport à la synthèse. Sans prétendre approfondir plus avant cette question complexe, j'ai tenté de développer dans ce livre une approche intégrée, dans laquelle le temps long des structures culturelles et socio-économiques rencontre l'imprévisibilité du politique, en insistant sur le rôle de l'expérience humaine et de la liberté dans la compréhension de la dynamique historique et sociale. Les deux premières parties développent ainsi une réflexion sur l'ensemble du XIX<sup>e</sup> siècle, certaines sources remontant même au XVIII<sup>e</sup> siècle, tandis que les deux dernières se concentrent sur le temps de l'abolition (1888) et ses conséquences dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Jusqu'aux années 1990, l'abolition de l'esclavage a été étudiée au Brésil d'un point de vue économique et politique bien plus que selon une perspective sociale ou culturelle. Sur le plan économique, les chercheurs ont eu tendance à privilégier la question de la substitution de l'esclavage au travail salarié dans la région de São Paulo, qui concentrait les aires les plus prospères de la caféiculture et qui constituait alors la première région agro-exportatrice du pays (CARTE 1); et son corollaire, le remplacement des esclaves d'origine africaine par les migrants européens. Cette substitution, attestée dans l'Ouest pauliste et, pour partie, dans la ville même de São Paulo, se serait généralisée semble-t-il dans le reste du pays. De nombreuses régions n'étaient pourtant pas dépendantes du travail esclave dans les mêmes proportions et n'ont pas reçu de migrants étrangers<sup>3</sup> (FERNANDES 1978 [1964]).

3. À l'heure de la rédaction de cet ouvrage, les rares études disponibles sur les affranchis après l'émancipation concernaient ainsi la région de São Paulo et s'inscrivaient dans la lignée du travail



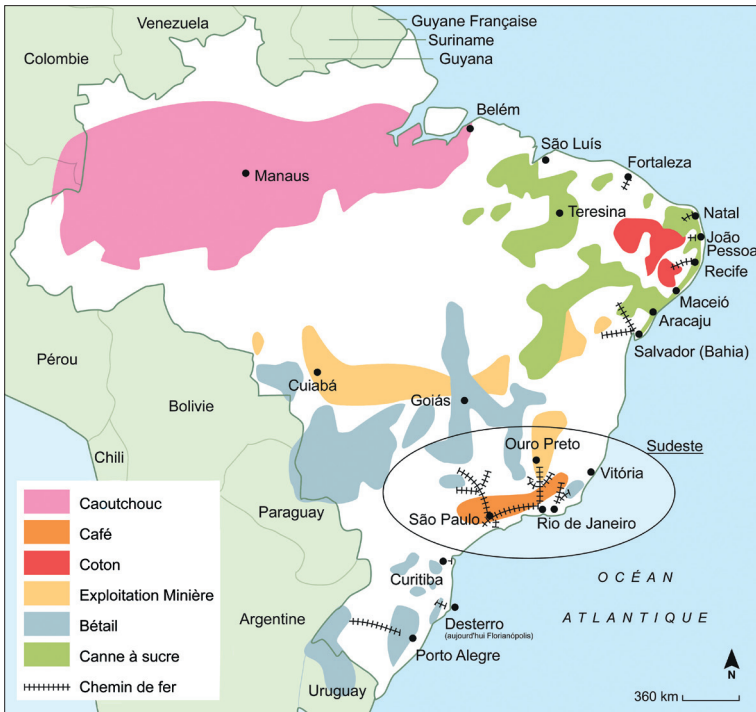
Cependant, le cas pauliste, pris isolément, ne permet pas de penser l'insertion sociale des affranchis après l'émancipation. En effet, la croissance exponentielle de la caféiculture et de la ville de São Paulo après l'abolition de l'esclavage, soutenue, sur le plan démographique, par l'apport de l'immigration européenne que subventionnait l'État brésilien, modifia sensiblement les relations de dépendance entre les anciens maîtres et les affranchis. De manière schématique, elle permit aux premiers d'ignorer plus facilement les revendications des seconds (REID 1988). En outre, bien que la province de São Paulo concentrât alors la troisième population esclave du pays, l'impact démographique de l'esclavage ne fut pas aussi profond dans l'Ouest pauliste que dans les anciennes aires esclavagistes du Nordeste, dans les régions voisines de Rio de Janeiro et du Minas Gerais ou dans d'autres parties de la province.

De fait, la différenciation de l'espace social joue un rôle stratégique dans le monde esclavagiste brésilien et a constitué l'un des éléments clefs de ma recherche. Les migrations de populations libres, la traite transatlantique et la dynamique de la traite interne de captifs sont des facteurs essentiels pour comprendre l'histoire du processus abolitionniste au Brésil, que des approches régionales trop rigides ne permettent pas d'appréhender. Par ailleurs, la société esclavagiste brésilienne du XIX<sup>e</sup> siècle possédait de fortes spécificités régionales et ne peut être analysée dans son ensemble qu'au risque d'une certaine superficialité.

Afin de retracer l'expérience des derniers affranchis, leurs attentes et leurs attitudes face à la liberté, j'ai donc décidé de concentrer mes recherches sur le monde rural du Sudeste brésilien, où l'institution esclavagiste se maintint active très tardivement. J'ai ainsi privilégié les aires de production de canne à sucre et de café historiquement centrées sur le port de Rio de Janeiro, que les géographes regroupent sous le terme générique de « vieux Sudeste », soit : le sud du Minas Gerais et la Zona da Mata, la vallée du Paraíba, partagée entre les provinces de Rio et de São Paulo, la Baixada Fluminense et le Nord Fluminense, dans la région de Rio de Janeiro (CARTE 2). Ces aires furent touchées de plein fouet par la recrudescence de la traite négrière dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et demeurèrent dépendantes – économiquement et socialement – de la main-d'œuvre esclave jusqu'en 1888. Au sein de cet ensemble, j'ai décidé de restreindre encore la focale dans les dernières parties du livre consacrées à la période post-abolitionniste, ce afin d'exclure deux zones extrêmes : d'une part, les aires ayant connu une forte croissance économique et d'importants flux migratoires européens après l'abolition, et

---

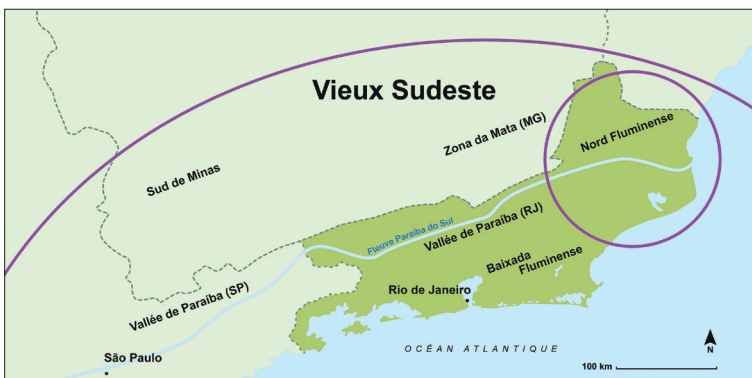
pionnier de Florestan Fernandes, *A integração do negro na sociedade de classes* (littéralement, « L'intégration du Noir dans la société de classes » [N.D.T.]). Voir FERNANDES 1978 [1964].



CARTE 1. L'économie brésilienne au XIX<sup>e</sup> siècle

N'est pas représentée ici l'agriculture familiale ou esclavagiste de subsistance, présente sur presque tout le territoire brésilien. Les lignes de chemins de fer permettent d'identifier les régions esclavagistes : café (sud-est), canne à sucre (nord-est) et production de *charque* (viande de bœuf séchée, sud).

Carte adaptée de Hervé Théry, *Brésil / Brasil*, Paris, Fayard / Reclus, 1986, p. 12



CARTE 2. Le « vieux Sudeste », région des plantations esclavagiste du café

DAO : Guilherme Hoffmann

d'autre part, celles tombées dans une dépression économique et démographique rapide et accentuée. Dans les deux cas en effet, on constate une disparition progressive des affranchis, consécutive soit à la reprise soit à la régression démographique. J'ai ainsi exclu de la réflexion l'Ouest pauliste et la partie occidentale de la vallée du Paraíba. Pour certains aspects, je me suis concentrée de manière plus spécifique encore sur le Nord Fluminense qui, situé à la frontière des zones caféières de Rio de Janeiro et du Minas Gerais, de l'agro-industrie traditionnelle du sucre et de vastes aires de production vivrières, en grande partie esclavagistes, destinées au marché interne, constitua un laboratoire des configurations sociales les plus typiques de toute la région. À cet égard, je me suis fondée sur l'historiographie qui traite de l'abolition de l'esclavage dans la ville de Rio de Janeiro, dans l'ancienne vallée du Paraíba, dans l'Ouest pauliste et Bahia, suivant une perspective comparative et sans perdre de vue le rôle central joué par la mobilité spatiale à cette époque – qu'il s'agisse de la traite interne des esclaves ou des vagues migratoires de populations libres.

Dès lors que les affranchis n'ont plus de statut juridique spécifique, il devient très difficile de les repérer dans les sources. Cette difficulté, commune à l'ensemble des anciennes sociétés esclavagistes des Amériques, est particulièrement sensible au Brésil en raison de trois facteurs principaux : l'absence de distinction de couleur ou de race dans les textes légaux depuis l'Indépendance ; le poids démographique des Noirs et des métis libres avant l'abolition ; la disparition des mentions de couleur des hommes et femmes libres dans les sources de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En effet, les procès civils et criminels, les actes paroissiaux de baptême, de mariage et de sépulture, ainsi que les actes du registre civil institués en 1888 ne mentionnent pas la couleur dans la majorité des cas étudiés.

Avant d'aller plus loin, il faut donc interroger le silence des sources qui, plus qu'une difficulté technique, renvoie à un problème historique. Comme l'a bien montré Rebecca Scott (1988), penser culturellement le post-abolitionnisme revient, avant toute chose, à interroger les significations de la liberté. Le silence sur la couleur, qui anticipe la fin de l'esclavage, ainsi que sa généralisation suggèrent que, derrière ces significations, il y a bien plus que l'idéologie du *branqueamento*<sup>4</sup>, construite et imposée de haut en bas par certains intellectuels brésiliens à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (SCHWARCZ 1999).

Dans les deux premières parties du livre, j'ai tenté de comprendre les références culturelles partagées qui donnèrent un sens à la liberté et qui orientèrent les relations sociales dans le Brésil esclavagiste. J'ai analysé les

---

4. Littéralement, « l'idéologie du blanchiment de la population brésilienne » (N.D.T.).

stratégies, les identités et les demandes sociales émises par les esclaves et l'ensemble de la population libre en réponse à la perte accélérée de légitimité du régime esclavagiste dans la seconde moitié du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Pour cela, j'ai étudié les procès civils et criminels de la cour d'appel de Rio de Janeiro, dont la juridiction englobait toute la partie centrale et le sud du pays jusqu'en 1892, conservés aux Archives nationales et réunis dans les séries « Esclaves » et « Terres » pour les espaces considérés, ainsi que les inventaires de propriétaires ruraux possédant au moins quatre esclaves trouvés dans les archives de Campos et Silva Jardim (ancienne Capivary), deux municipalités de l'État de Rio de Janeiro marquées par la forte présence de paysans et de petits propriétaires d'esclaves (un peu plus de cinq cents documents).

Le corpus ainsi défini réunit de très nombreux fragments d'histoires de vie passés au filtre du registre juridique spécifique des inventaires, des procès civils et criminels, ainsi que des différentes médiations qui leur étaient associées. Dans chaque cas observé, j'ai cherché à prendre en compte la vision spécifique que le savoir juridique produit avec ses partis pris et, de manière plus spécifique, le dilemme posé par la construction d'un droit libéral dans une société esclavagiste. J'ai valorisé les fragments d'histoires de vie présents dans les documents afin d'éclairer la dynamique des relations sociales de la période, sans toutefois rejeter les possibilités ouvertes par l'analyse quantitative du corpus.

Construite à partir des fragments d'histoires de vie contenus dans les actes judiciaires, la première partie du livre, « Une expérience de la liberté », poursuit trois objectifs : d'une part, identifier les répertoires de l'expérience de la liberté et les relations sociales considérées comme légitimes dans l'univers esclavagiste du Sudeste brésilien ; d'autre part, montrer que ces répertoires communs étaient en réalité fortement polysémiques en fonction des différents groupes sociaux en présence ; enfin, étudier la manière dont ces usages distincts et les stratégies afférentes ont influencé la dynamique historique du second <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle et furent, en retour, transformés.

« Sous le joug de l'esclavage », deuxième partie du livre, analyse les processus de construction des identités, les attentes et les stratégies sociales des derniers captifs du Brésil, dans le contexte spécifique des grandes communautés esclaves des caféières et des plantations de canne à sucre du Sudeste, et de la perte de légitimité croissante du régime esclavagiste durant le second <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. L'étude se fonde ici sur les fragments d'histoires de vie et sur les témoignages de 257 captifs, accusés ou appelés à témoigner dans les procès criminels examinés, ainsi que sur 380 actions en liberté impliquant plus de 1 000 captifs, analysés en fonction de plusieurs variables (profil et relations sociales des esclaves, typologie et résultats de l'action judiciaire).

Sur le plan méthodologique, cette deuxième partie met l'accent sur les histoires de vie et sur la vie quotidienne des captifs, qui peuvent être reconstituées à partir d'une lecture critique des procès. Produites par la machine judiciaire, ces sources nous renseignent en premier lieu sur les images de l'esclave et de l'esclavage partagées par les agents de justice, même s'il est possible d'y déceler des représentations alternatives fabriquées par les esclaves. Bien qu'il s'agisse de procès criminels, la violence ne constitue pas l'objet spécifique de mon analyse. J'entends ici poursuivre la réflexion engagée dans la première partie sur la matrice culturelle de la politique de domination esclavagiste dans le monde rural du Sudeste brésilien, sur le caractère polysémique de son appropriation par les maîtres et les esclaves, sur son impact par rapport aux évolutions historiques du second XIX<sup>e</sup> siècle et, réciproquement, sur la manière dont ces évolutions contribuèrent à sa destruction.

Les deux dernières parties du livre proposent une lecture nouvelle de la première décennie qui suivit l'abolition dans les aires esclavagistes du Sudeste. L'objectif est ici de souligner l'ampleur des transformations opérées en quelques années seulement et de montrer que les choix effectués par les affranchis furent essentiels dans la restructuration des relations sociales et des formes de domination après l'abolition.

« Le fantasme du désordre » aborde la réaction des maîtres à l'annonce de l'abolition définitive de l'esclavage à compter de 1887, partant des requêtes des propriétaires esclavagistes publiées dans les éditoriaux sur la « question servile » du *Jornal do Commercio* et de divers périodiques des villes caféières dans les provinces de Rio de Janeiro et du Minas Gerais.

En dépit de nombreuses divergences, notamment sur le plan politique, ces publications partageaient plusieurs points communs : d'une part, elles étaient considérées comme traditionnelles dans les villes et les bourgs où elles circulaient ; d'autre part, elles bénéficiaient d'une large diffusion parmi les élites agraires. Outre le *Jornal do Commercio*, j'ai pris en compte : un quotidien républicain tenant d'un abolitionnisme radical, le *Monitor Campista* (Campos, Rio de Janeiro) ; une publication monarchiste non affiliée aux partis constitutionnels défendant un abolitionnisme plus modéré, le *Monitor Sul-Mineiro* (Campanha, Minas Gerais) ; un journal conservateur, favorable au règlement de la question servile par la concession d'affranchissements en masse et sous condition en 1888, la *Gazeta Sul-Mineira* (São João d'El Rey, Minas Gerais) ; le très conservateur *O Correio de Cantagalo* (Cantagalo, Rio de Janeiro), qui demeura un bastion de la défense de l'esclavage jusqu'en mai 1888 ; et son rival local, le libéral et abolitionniste *O Voto Libre*. L'analyse de ces feuilles et, plus précisément, des publications sur demande, s'est révélée extrêmement utile pour comprendre la manière dont les contemporains,